

LA CÉLÉBRATION DE LA FAMILLE

I. « Sido »

« Je la chante, de mon mieux. »

TEXTE 1

J'aurais volontiers illustré ces pages d'un portrait photographique. Mais il m'eût fallu une « Sido » debout, dans le jardin, entre la pompe, les hortensias, le frêne pleureur et le très vieux noyer. Là je l'ai laissée, quand je dus quitter ensemble le bonheur et mon plus jeune âge. Là, je l'ai pourtant revue, un moment furtif du printemps de 1928. Inspirée et le front levé, je crois qu'à cette même place elle convoque et recueille encore les rumeurs, les souffles et les présages qui accourent à elle, fidèlement, par les huit chemins de la Rose des Vents.

Sido, « Sido »

TEXTE 2

Peut-être nos voisins imitaient-ils, dans leurs jardins, la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre...

Sido, « Sido ».

TEXTES 3

- A. Son ouïe, qu'elle garda fine, l'informait aussi, et elle captait des avertissements éoliens.
- Écoute sur Moutiers ! me disait-elle.
Elle levait l'index, et se tenait debout entre les hortensias, la pompe et le massif de rosiers. Là, elle centralisait les enseignements d'Ouest, par-dessus la clôture la plus basse.
- Tu entends ?... Rentre le fauteuil, ton livre, ton chapeau il pleut sur Moutiers. Il pleuvra ici dans deux ou trois minutes seulement.
Je tendais mes oreilles « sur Moutiers » ; de l'horizon venaient un bruit égal de perles versées dans l'eau et la plate odeur de l'étang criblé de pluie, vannée sur ses vases verdâtres... Et j'attendais, quelques instants, que les douces gouttes d'une averse d'été, sur mes joues, sur mes lèvres, attestassent l'infailibilité de celle qu'un seul être au monde - mon père - nommait « Sido ».
- B. - Ne t'en va pas loin à cette heure-ci ! Le soleil se couche dans...
Elle ne consultait pas la montre, mais la hauteur du soleil sur l'horizon, et la fleur du tabac ou le datura, assoupis tout le jour et que le soir éveillait.
- ... dans une demi-heure, le tabac blanc embaume déjà...

Sido, « Sido ».

TEXTE 4

« Sido » répugnait à toute hécatombe de fleurs. Elle qui ne savait que donner, je l'ai pourtant vue refuser les fleurs qu'on venait parfois quêter pour parer un corbillard ou une tombe. Elle se faisait dure, fronçait les sourcils et répondait « non » d'un air vindicatif.
- Mais c'est pour le pauvre M. Enfert, qui est mort hier à la nuit ! La pauvre Mme Enfert fait peine, elle dit qu'elle voudrait voir partir son mari sous les fleurs, que ce serait sa consolation ! Vous qui avez de si belles roses-mousse, madame Colette...
- Mes roses-mousse ! Quelle horreur ! Sur un mort !
Après ce cri, elle se reprenait et répétait :
- Non. Personne n'a condamné mes roses à mourir en même temps que M. Enfert.
Mais elle sacrifiait volontiers une très belle fleur à un enfant très petit, un enfant encore sans parole, comme le petit qu'une mitoyenne de l'Est lui apporta par orgueil, un jour, dans notre jardin. Ma mère blâma le maillot trop serré du nourrisson, dénoua le bonnet à trois pièces, l'inutile fichu de laine, et contempla à l'aise les cheveux en anneaux de bronze, les joues, les yeux noirs sévères et vastes d'un garçon de dix mois, plus beau vraiment que tous les autres garçons de dix mois. Elle lui donna une rose cuisse-de-nymphé-émue qu'il accepta avec emportement, qu'il porta à sa bouche et suçà, puis il pétrit la fleur dans ses puissantes petites mains, lui arracha des pétales, rebordés et sanguins à l'image de ses propres lèvres...

– Attends, vilain ! dit sa jeune mère.

Mais la mienne applaudissait, des yeux et de la voix, au massacre de la rose, et je me taisais, jalouse...

Sido, « Sido ».

TEXTE 5

Elle refusait régulièrement aussi de prêter géraniums doubles, pélargoniums, lobélías, rosiers nains et reines-des-prés aux reposoirs de la Fête-Dieu, car elle s'écartait, – baptisée, mariée à l'église – des puérilités et des fastes catholiques. J'obtins d'elle la permission de suivre le catéchisme entre onze et douze ans, et les cantiques du « Salut ».

Le premier mai, comme mes camarades de catéchisme, je couchai le lilas, la camomille et la rose devant l'autel de la Vierge, et je revins fière de montrer un « bouquet béni ». Ma mère rit de son rire irrévérencieux, regarda ma gerbe qui attirait les hannetons au salon jusque sous la lampe :

– Crois-tu qu'il ne l'était pas déjà, avant ?

Sido, « Sido ».

II. « Le Capitaine »

TEXTE 6

Il devait, derrière moi, rire, et peut-être s'enorgueillir... Mais au premier moment nous nous toisions en égaux, et déjà confraternels. C'est lui, à n'en pas douter, c'est lui qui me domine quand la musique, un spectacle de danse – et non les mots, jamais les mots ! – mouillent mes yeux. C'est lui qui se voulait faire jour, et revivre quand je commençai, obscurément, d'écrire, et qui me valut le plus acide éloge, – le plus utile à coup sûr :

– Aurais-je épousé la dernière des lyriques ?

Lyrisme paternel, humour, spontanéité maternels, mêlés, superposés, je suis assez sage à présent, assez fière pour les départager en moi, tout heureuse d'un délitige où je n'ai à rougir de personne ni de rien.

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 7

Comme j'ai frémi, une fois, d'entendre mélodieuse la voix de sa fureur véritable ! J'avais onze ans.

Ma mystérieuse demi-sœur venait de se marier, à sa guise, si mal et si tristement qu'elle n'espérait plus que la mort : elle avala je ne sais quels cachets et le voisin vint prévenir ma mère. Mon père et ma sœur ne s'étaient guère liés en quelque vingt années. Mais mon père, qui regardait souffrir « Sido », dit sans élever le ton, et d'un accent enchanteur :

– Allez dire au mari de ma fille, au docteur R..., que, s'il ne sauve pas cette enfant, ce soir il aura cessé de vivre.

Quelle suavité ! Je fus saisie d'enthousiasme. Le beau son, plein, musical comme le chant de la mer en courroux !

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 8

Dix-huit cent cinquante-neuf... Guerre d'Italie... Mon père, à 29 ans, tombe, la cuisse gauche arrachée, devant Melegnano. Fournès et Lefèvre s'élancent, le rapportent :

« Où voulez-vous qu'on vous mette, mon capitaine ? »

– Au milieu de la place, sous le drapeau !

Il n'a conté, à aucun des siens, cette parole, cette heure où il espéra mourir parmi le tonnerre et l'amour des hommes. (...). Il ne m'a jamais parlé, à moi, de la seule longue et grave maladie qui m'ait atteinte. Mais voici que des lettres de lui (je l'apprends vingt ans après sa mort) sont pleines de mon nom, du mal de la « petite »...

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 9

Trop tard, trop tard... C'est le mot des négligents, des enfants et des ingrats. Non que je me sente plus coupable qu'une autre « enfant », au contraire. Mais n'aurais-je pas dû forcer, quand il était vivant, sa dignité

goguenarde, sa frivolité de commande ? Ne valions-nous pas, lui et moi, l'effort réciproque de nous mieux connaître ?

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 10

Je ne les ai jamais surpris à s'embrasser avec abandon. D'où leur venait tant de pudeur ? De « Sido », assurément. Mon père n'y eût pas mis tant de façons... Attentif à tout ce qui venait d'elle, il écoutait son pas vif, l'arrêtait au passage :

– Paye ! lui ordonnait-il en désignant sa pommette nue au-dessus de sa barbe. Ou on ne passe pas.

Elle « payait », au vol, d'un baiser vif comme une piqûre, et s'enfuyait, irritée, si mes frères ou moi l'avions vue « payer ».

Une seule fois, en été, un jour que ma mère enlevait de la table le plateau du café, je vis la tête, la lèvre grisonnantes de mon père, au lieu de réclamer le péage familial, penchées sur la main de ma mère avec une dévotion fougueuse, hors de l'âge, et telle que « Sido », muette, autant que moi empourprée, s'en alla sans un mot. J'étais petite encore, assez vilaine, occupée comme on l'est à treize ans de toutes choses dont l'ignorance pèse, dont la découverte humilie. Il me fut bon de connaître, et de me remettre en mémoire, par moments, cette complète image de l'amour : une tête d'homme, déjà vieux, abîmée dans un baiser sur une petite main de ménagère, gracieuse et ridée.

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 11

Sous la fenêtre, en s'en allant, il éclaircissait sa voix pour qu'elle l'entendit :

*« Je pense à toi, je te vois, je t'adore,
À tout muant, à toute heure, en tout lieu,
Je pense à toi quand je revois l'aurore,
Je pense à toi quand je ferme les jeux. »*

– Tu l'entends ? Tu l'entends ?... disait-elle fiévreusement.

Sido, « Le Capitaine ».

TEXTE 12

Quant à mon père... « Vous êtes justement ce qu'il a souhaité d'être, et de son vivant il n'a pas pu. » Là, j'ai de quoi rêver, de quoi m'émouvoir. Sur un des plus hauts rayons de la bibliothèque, je revois encore une série de tomes cartonnés, à dos de toile noire. (...)

Quand mon père mourut, la bibliothèque devint chambre à coucher, les livres quittèrent leurs rayons.

– Viens donc voir, appela un jour mon frère, l'aîné.

Il transportait lui-même, classait, ouvrait les livres, taciturne, en quête d'une odeur de papier piqué, d'une de ces moisissures embaumées d'où se lève l'enfance révolue, d'un pétale de tulipe sec, encore jaspé comme l'agate arborescente...

– Viens donc voir...

La douzaine de tomes cartonnés nous remettait son secret, accessible, longtemps dédaigné. Deux cents, trois cents, cent cinquante pages par volume ; beau papier vergé crémeux ou « écolier » épais, rogné avec soin, des centaines et des centaines de pages blanches... Une œuvre imaginaire, le mirage d'une carrière d'écrivain. (...) la seule page amoureusement achevée, et signée, la page de la dédicace :

À ma chère âme,
son mari fidèle :

JULES-JOSEPH COLETTE.

Sido, « Le Capitaine ».

III. « Les Sauvages »

TEXTE 13

Il provient, cet homme blanchissant, d'un petit garçon de six ans, qui suivait les musiciens mendiants quand ils traversaient notre village. Il suivit un clarinettiste borgne jusqu'à Saints – quatre kilomètres – et quand il revint, ma mère faisait sonder les puits du pays. Il écouta avec bonté les reproches et les plaintes, car il se fâchait rarement.

Quand il en eut fini avec les alarmes maternelles, il alla au piano, et joua fidèlement tous les airs du clarinettiste, qu'il enrichit de petites harmonies simples, fort correctes.

Ainsi faisait-il des airs du manège forain, à la Quasimodo, et de toutes les musiques, qu'il captait comme des messages volants.

– Il faudra, disait ma mère, qu'il travaille le mécanisme et l'harmonie. Il est encore plus doué que l'aîné. Il deviendrait un artiste... Qui sait ?

Sido, « Les Sauvages ».

TEXTE 14

À mes yeux, il n'a pas changé c'est un sylphe de soixante-trois ans. Comme un sylphe, il n'est attaché qu'au lieu natal, à quelque champignon tutélaire, à une feuille recroquevillée en manière de toit. On sait que les sylphes vivent de peu, et méprisent les grossiers vêtements des hommes : le mien erre parfois sans cravate, et long-chevelu. De dos, il figure assez bien un pardessus vide, ensorcelé et vagabond.

Sa modeste besogne de scribe, il l'a élue entre toutes pour ce qu'elle retient, assise, à une table, sa seule et fallacieuse apparence d'homme. Tout le reste de lui, libre, chante, entend des orchestres, compose, et revole à la rencontre du petit garçon de six ans qui ouvrait toutes les montres, hantait les horloges municipales, collectionnait les épitaphes, foulait sans fatigue les mousses élastiques et jouait du piano de naissance... Il le retrouve aisément, revêt le petit corps agile et léger qu'il n'a jamais quitté longtemps, et il parcourt un domaine mental où tout est à la guise et à la mesure d'un enfant qui dure victorieusement depuis soixante années.

Sido, « Les Sauvages ».

TEXTE 15

Quand il eut assez séché les ailes tristes, alourdies de pluie, qu'il appelle son manteau, il fuma, l'œil cligné, et frotta ses mains sèches, rouges d'ignorer en toute saison l'eau chaude et les gants, et parla.

– Dis donc ?

– Oui...

– J'ai été là-bas, tu sais ?

– Non ? Quand ça ?

– J'en arrive.

– Ah !... dis-je avec admiration. Tu es allé à Saint-Sauveur ? Comment ?

Il me fit un petit œil fat.

– C'est Charles Faroux qui m'a emmené en auto.

– Mon vieux !... C'est joli, en cette saison ?

– Pas mal, dit-il brièvement.

Il enfla les narines, redevint sombre et se tut. Je me remis à écrire.

– Dis donc ?

– Oui...

– Là-bas, j'ai été aux Roches, tu sais ?

Un chemin montueux de sable jaune se dressa dans ma mémoire comme un serpent le long d'une vitre...

– Oh !... comment est-ce ? Et le bois, en haut ? Et le petit pavillon ? Les digitales... les bruyères...

Mon frère siffla.

– Fini. Coupé. Plus rien. Rasé. On voit la terre. On voit...

Il faucha l'air du tranchant de la main, et rit des épaules, en regardant le feu.

(...)

– Voyons... Tu vois le loquet de la grille ?

Comme si j'allais le saisir, – de fer noir, poli et fondu – je le vis en effet...

– Bon. Depuis toujours, quand on le tourne comme ça,

– il mimait – et qu'on laisse aller la grille, alors elle s'ouvre par son propre poids, et en tournant elle dit...

– « I-î-îan... » chantâmes-nous d'une seule voix, sur quatre notes.

– Oui, dit mon frère en faisant danser fébrilement son genou gauche. J'ai tourné... J'ai laissé aller la grille... J'ai écouté... Tu sais ce qu'ils ont fait ?

– Non...

– Ils ont huilé la grille, dit-il froidement.

Il partit presque aussitôt. Il n'avait pas autre chose à me dire.

Sido, « Les Sauvages ».